

déterminant dans cette reconstruction est peut-être l'intervention militaire du fondateur de la XXII^{ème} dynastie, le pharaon Shéshonq I^{er}, d'origine libyenne.

Sa campagne, qui s'acheva vers 925 avant notre ère, est mentionnée par la Bible, mais celle-ci la situe durant le règne de Roboam, qui a succédé à David.

Dans la cinquième année du roi Roboam, le roi d'Égypte Shishaq monta contre Jérusalem. Il s'empara des trésors de la maison de YHWH et ceux de la maison du roi.

(I Rois XIV, 25-26)

Le nom du pharaon est certes hébraïsé, mais c'est bien de Shéshonq I^{er} qu'il s'agit, qui est le premier personnage biblique authentifié par des sources extérieures. Cette campagne est attestée par un vaste relief sur le temple de Karnak. Mais la ville de Jérusalem n'y est pas mentionnée, parmi les différentes victoires obtenues par ce souverain.

Cette expédition est d'ailleurs à la base du film de Steven Spielberg, *Les Aventuriers de l'Arche perdue*, qui suppose que l'Arche aurait été prise par le pharaon et installée dans la ville de Tanis, dans la partie orientale du delta du Nil.

Cependant, les villes qui semblent avoir relevé du royaume de Saül, Gibéa en particulier, apparaissent nettement dans cette frise, qui n'évoque cependant ni Jérusalem, ni les cités philistines.

Il semble que les choses se soient passées ainsi. Un accord entre Égyptiens et Philistins a dû être conclu, qui permettait à Shéshonq d'organiser son expédition contre le royaume de Saül. Il est en outre permis de penser que David en était plus ou moins partie prenante. En effet, à plusieurs reprises dans le texte biblique, il apparaît comme étant subordonné à Akish, le roi de la cité philistine de Gath¹.

Le résultat politique de cette opération militaire, ce fut peut-être l'extension du royaume de Juda à la région de Benjamin, aux frontières septentrionales de Jérusalem, avec un retrait d'Israël vers les hautes terres du Nord. Cela permet également de comprendre l'ambiguïté qui règne autour du personnage de Saül, tantôt dépeint positivement, tantôt négativement. Il semble que deux sources de narration se croisent dans ces récits : l'une, née en Israël, qui vante les mérites de Saül, l'autre, judéenne, qui en noircit l'image au profit de David. Mais c'est cependant cette seconde version qui fera loi, puisque David apparaît comme l'expression de la volonté de YHWH.

En effet, à la mort de Saül, David est proclamé roi de Juda dans la ville d'Hébron². Puis, quand les héritiers de Saül disparaissent à leur tour, ce sont les douze tribus qui proclament David roi d'Israël, par le biais de leurs anciens³.

2.2. La fondation des deux royaumes

Précisons tout d'abord que la vie des rois d'Israël et de Juda nous est connue essentiellement par les deux livres des *Rois*, corroborés ici et là par quelques textes prophétiques. Ces deux livres renvoient à deux recensions, le « livre des annales des rois de Juda » et le « livre des annales des rois d'Israël » disparues, si elle ont jamais existé. Mais les deux livres des *Rois* émanent de milieux proches de la cour jérusalémitique et ont une nette tendance à noircir tout ce qui se passe dans le royaume du Nord.

Ces deux ensembles littéraires seront repris, dans les grandes lignes, par le livre des *Chroniques*, qui fut sans doute rédigé vers le IV^{ème} siècle avant notre ère. Les nuances entre les *Rois* et les *Chroniques* sont minimales. Elles sont surtout de nature théologique et ne jouent pas sur l'histoire factuelle des deux royaumes.

La naissance de Juda.

La Bible est d'une extrême précision sur le rôle de David dans la mise en place de la monarchie dite « unifiée », tant sur la question des lieux que sur celle des personnages, voire des dates puisque c'est l'âge du roi qui en fixe la règle. Et cette histoire a longtemps peuplé la mémoire

1. *I Samuel* XXI, 11-16 ; XXVII, 2-12 ; XVIII, 1-2.

2. *II Samuel* II, 4.

3. *II Samuel*, V, 1-3.

collective de l'humanité – ou, à tout le moins, de la partie de l'humanité concernée par le modèle religieux biblique – reprise en l'état comme argent comptant par les théologiens comme par les historiens et, bien sûr, par les manuels scolaires¹.

Rappelons-en l'esprit, à défaut de faire une étude exhaustive de chacun des actes de David, qui ne nous ferait que tourner en rond.

Devenu roi David conquiert Jérusalem, qui va devenir la « Cité de David »². Puis ses quarante années de règne vont faire l'objet d'une longue recension³ dans laquelle ses faits d'armes mais aussi la mise en place d'une cour et d'une administration royale sont grandement détaillés. Ces narrations donnent à penser qu'elles ont été réalisées du vivant même du roi ou, à tout le moins, par des gens qui l'ont connu.

Or, la réalité en fut certainement tout autre. Tout d'abord, il faut rappeler que le royaume de Juda ne fut alphabétisé qu'à la fin du VIII^{ème} siècle avant notre ère seulement⁴, ce qui rend très improbable l'existence d'une administration très performante deux siècles plus tôt. En outre, on n'a retrouvé aucune trace archéologique d'une architecture royale à Jérusalem à l'époque davidique.

Les fouilles réalisées dans la ville sainte laissent supposer que Jérusalem n'était, au X^{ème} siècle, qu'un gros village perché, incapable d'héberger une armée telle que le second livre de *Samuel* la décrit. De même, les conquêtes prêtées à David n'ont pas été étayées par des traces de destruction notoire dans les sites concernés. La cité ne peut pas être, à cette époque, la capitale d'un royaume digne de ce nom. Le pouvoir exercé par David et Salomon relevait davantage d'une forme de « chefferie », pour reprendre le mot de Finkelstein et Silberman. Il ne devait pas être très différent de celui que la Bible attribue aux Juges.

Ainsi, malgré la grandiloquence du texte biblique concernant David, mais aussi Salomon, le royaume de Juda au X^{ème} siècle ne représentait qu'une puissance très secondaire dans la géopolitique du Levant et n'a que très peu d'extension dans les plaines du Sud, qui restent occupées par des cités cananéennes.

Nous avons vu, dans le premier volume de cet ouvrage, que la puissance prêtée aux deux premiers rois, David et Salomon, forts chacun d'un règne de quarante années, fut probablement le signe d'une rétrojection tardive effectuée par les scribes des rois de Juda, Ézéchias peut-être, Josias sûrement⁵, pour reprendre sous leur lignée l'ensemble des Israélites après la chute du royaume du Nord.

Il est donc naturel de nous tourner maintenant vers le royaume d'Israël, afin de tenter de faire le lien entre mythe et réalité.

Les débuts d'Israël.

Les choses sont différentes concernant le royaume du Nord.

Rappelons tout d'abord que la Bible situe la naissance du royaume d'Israël à la mort de Salomon, lorsque son successeur, Roboam, annonce qu'il continuera la politique d'austérité menée par son père, à l'occasion son intronisation, contre les demandes des tribus du Nord.

Tout Israël vit que le roi ne les avait pas entendus et le peuple répondit au roi : « Quelle part avons-nous avec David ? Nous n'avons pas d'héritage avec le fils d'Isaï ! À tes tentes, Israël et maintenant, David, tourne ton regard vers ta maison ! »

Et Israël s'en alla à ses tentes.

(I Rois XII, 16)

Nous sommes donc là face au schisme politique qui sonne le glas d'une monarchie unifiée, que la Bible a magnifiée mais qui n'a jamais trouvé sa place dans l'histoire. Le recours à la tente ne

1. Voir, par exemple, Daniel FAIVRE, « Le judaïsme en collège », dans COLL., *La laïcité a-t-elle perdu la raison ?*, éditions Parole & Silence, Paris, 2001, pp. 151-170.

2. *II Samuel*, V, 7.

3. Elle s'étend sur 21 chapitres entre *II Samuel* V et *I Rois* II.

4. Israël FINKELSTEIN & Neil Asher SILBERMAN, *Les rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et de Salomon*, op. cit., p. 94.

5. Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, 1, op. cit., pp. 29-31.

signifiait sans doute pas le retour à une vie nomade, mais servait plutôt à signifier le départ des tribus du Nord hors de la communauté.

Ce qui, en revanche, est assuré, c'est qu'à l'époque du Fer, les hautes terres du Nord ont connu un peuplement abondant et croissant, tant dans les vallées entre les montagnes que sur leurs versants occidentaux et orientaux, où des cultures en terrasses ont été pratiquées. De même, un maillage urbain commence à apparaître, avec en son centre la ville de Samarie, où l'archéologie a pu retrouver des constructions administratives et religieuses d'importance, dès le début du IX^{ème} siècle avant notre ère.

Cela permet de supposer l'existence d'un État, doté d'une administration, d'un clergé et surtout d'un roi, régnant sur ses sujets et sur une armée nombreuse.

Mais les premiers moments de cette histoire nous sont très mal connus et ils le resteront sans doute à jamais. La Bible mentionne un certain nombre de souverains, qui se succèdent sans que puisse se dégager une lignée dynastique car la guerre pour le pouvoir fait rage parmi les généraux. Si le premier, Jéroboam, meurt dans son lit, son fils Nadab est assassiné au bout de deux ans par Baasha, qui ne put créer sa propre dynastie puisque son fils, Éla, fut tué par Zimri. Mais ce dernier ne put jouir de son succès qu'une semaine, avant d'être assassiné lui aussi, par Omri.

À l'exception de ce dernier, aucun de ces rois n'est mentionné dans des archives contemporaines et si nous n'avons pas d'argument pour douter de leur existence réelle, il nous faut cependant rester très prudents sur les agissements que leur prête le texte biblique. Signalons simplement qu'à leur époque, la capitale n'est pas encore Samarie, mais Tirça. C'est, nous dit la Bible, Omri qui l'installa à Samarie, ce que nous pouvons sans doute considérer comme historiquement vrai.

Pour cette période de la fin du X^{ème} siècle, le livre des *Rois* évoque des conflits entre les deux royaumes. Même si l'archéologie n'en trouve nulle trace, on peut ajouter foi à ces propos car ils montrent que le Nord est toujours un royaume en devenir et qu'il reste encore, sur le plan de son organisation politique et sociale, assez semblable à ce qui était en place au Sud depuis fort longtemps : une structure tribale avec un chef de guerre dont la souveraineté pouvait constamment être contestée.

C'est véritablement avec la dynastie omride que le royaume d'Israël prend corps, avec tous les éléments indispensables à une monarchie efficace.

3. Israël et Juda, aux IX^{ème} et VIII^{ème} siècles

3.1. Un contexte géopolitique qui redevient menaçant

La formation de royaumes au Levant, qu'il s'agisse d'Israël et de Juda, ou encore des États limitrophes d'Aram, Ammon ou Moab, a été autorisée par les bouleversements de la fin du Bronze et l'effondrement des empires ou, à tout le moins, leur affaiblissement. Les choses vont progressivement changer dès le début du Fer, qui voit une nouvelle redistribution des cartes entre les grandes puissances du moment.

Le déclin de l'Égypte.

La période qui suit les trois grands empires égyptiens est appelée, de façon générique, « Troisième période intermédiaire ». En soi, ce qualificatif est très parlant, car il n'est pas un signifiant politique, mais uniquement une donnée chronologique qui s'étend de 1069, date du début de la XXI^{ème} dynastie, la dynastie tanite ainsi nommée parce que les nouveaux pharaons déplacent la capitale à Tanis, dans le delta oriental du Nil, jusqu'à 664, quand commence une autre période surnommée, faute de mieux elle aussi, « Basse époque ».

L'autorité de Smendès I^{er} (1069-1043), le premier pharaon tanite, couvre essentiellement la Basse et Moyenne Égypte. Sans faire réellement sécession, la Haute Égypte est contrôlée par le clergé d'Amon, à Thèbes.

La XXII^{ème} dynastie (945-715), celle de Shéshonq I^{er}, est le fait de tribus libyennes qui prennent le contrôle du Delta. La capitale reste Tanis et, sous la poigne du premier de la lignée, l'Égypte retrouve une énergie qui permet à ce pharaon, outre l'incursion militaire opérée sur le

Levant asiatique et que nous avons déjà évoquée, de retrouver pour l'Égypte une unité perdue¹. Mais ses successeurs s'épuiseront en vain à maintenir cette unité.

En effet, dès la fin du IX^{ème} siècle avant notre ère, l'Égypte se morcelle politiquement.

Une XXIII^{ème} dynastie (818-715), créée par des membres de la famille du pharaon lui-même, s'installe à Boubastis, à une soixantaine de kilomètres seulement de Tanis. Quelques années plus tard, une très éphémère XIV^{ème} dynastie, dite « saïte » (727-712), installe sa capitale dans la ville de Saïs, dans le delta du Nil à environ quatre-vingts kilomètres des deux autres.

Mais ces roitelets, car le titre de pharaon ne s'applique guère ici, ne gouvernent qu'une partie de la Basse Égypte. En effet, le clergé de Thèbes tourne le dos à la mer et regarde plutôt du côté des princes koushites, qui constitueront plus tard la XXV^{ème} Dynastie (690-665).

C'est dire que l'Égypte a cessé, depuis longtemps et définitivement, d'être le gendarme du Proche-Orient.

Une Assyrie triomphante.

Sur les rives des Deux-Fleuves en revanche, l'histoire retrouve ses marques anciennes avec une montée en puissance fulgurante des rois d'Assur, puis de Ninive.

Nous l'avions laissée, au chapitre précédent, repliée sur elle-même à la fin de la période dite « médio-assyrienne », après les troubles du X^{ème} siècle. Sous l'impulsion d'Assur-dan II (934-912) d'abord, puis d'Adad-nerari II (911-891), l'Assyrie entreprend une politique de conquête, profitant aussi de l'affaiblissement ou de la disparition des puissances traditionnelles qui se partageaient la région. C'est ce dernier roi qui inaugure ce que les historiens appellent le royaume néo-assyrien.

Cette reconquête fait sortir le pays de ce qu'on appelle le « triangle assyrien », défini par trois villes : Ninive au Nord, Assur au Sud et Arbèle à l'Est².

Les rois Assur-dan, Adad-nerari puis Tukulti-ninurta II (890-884) lancent des offensives militaires tous azimuts et d'abord vers l'Ouest, en direction des royaumes néo-hittites nés de l'effondrement du Hatti et de la poussée araméenne, en Haute Mésopotamie. Ils mènent une guerre d'usure, annuelle, au moment des récoltes qu'ils détruisent et mettent le siège devant les capitales avant de se retirer. Progressivement, les Assyriens se rendent maîtres de cette région.

Lorsque les adversaires se soumettent, ils sont obligés de verser un tribut à l'Assyrie et voient des colons assyriens s'installer sur leur sol.

Les appétits assyriens se tournent également vers le Sud, en direction de Babylone, qui résistera quelque temps avant d'être prise en 728 avant notre ère.

Ainsi, dans les premiers siècles du dernier millénaire avant notre ère, l'Assyrie est devenue la grande puissance du Proche-Orient, sans adversaire susceptible de la défier. Et, petit à petit, les Grands rois étendent leur empire, qui devient multiethnique, jusqu'aux frontières septentrionales d'Israël, sans que leurs ambitions ne soient assouvies.

Le cours moment de répit qu'avait connu le Levant depuis l'invasion des Peuples de la Mer et le mouvement araméen, favorable à l'éclosion d'autonomies politiques locales, semble terminé.

L'épée de Damoclès est désormais suspendue au-dessus de la tête des deux royaumes, Israël d'abord, par sa proximité plus immédiate de l'empire assyrien, Juda à plus long terme.

Nous allons maintenant focaliser notre attention sur ces deux royaumes et sur leurs velléités à rester libres, face aux menées venues de Mésopotamie. Et comme les débuts de Juda restent assez largement dans l'ombre, c'est d'abord par le royaume du Nord que nous débiterons ce questionnement.

Mais naturellement, lorsque l'histoire d'Israël impactera le royaume de Juda, nous ne manquerons pas de le signaler.

1. Damien AGUT & Juan Carlos MORENO-GARCIA, *L'Égypte des pharaons - De Narmer à Dioclétien*, éditions Belin, Paris, 2016, chapitre 11.

2. Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban*, op. cit., pp. 629-633.

3.2. Juda et Israël, l'ombre et la lumière

Nous avons précisé que le royaume unique était un mythe sans doute créé à Jérusalem après la chute d'Israël, destiné à forger une histoire commune aux Israélites et aux Judéens en évoquant un « âge d'or » perdu, mais qui peut être reconquis.

De même, l'histoire des premiers rois, dont la Bible a retenu le nom et quelques faits, ne peut être confirmée par aucune autre source. Aussi est-il bien difficile de spéculer sur la véracité de l'histoire que raconte la Bible à leur sujet.

En outre, rappelons à nouveau que le livre des *Rois*, qui raconte les aventures des souverains des deux royaumes, fut essentiellement écrit par des scribes attachés à Jérusalem. Et lorsqu'ils évoquent le royaume du Nord, ils insistent essentiellement sur les errements théologiques de ses rois, afin de justifier la disparition de ce royaume en 722 et de provoquer un effet en quelque sorte thérapeutique sur les rois de Juda, afin qu'ils évitent les mêmes erreurs.

Avant toute chose, peut-être est-il utile de présenter, dans un tableau synoptique, la liste des rois d'Israël et de Juda en la mettant en lien avec celle des rois qui vont se succéder à la tête de l'Assyrie.

Concernant les dates de règnes en Israël et Juda proposées ici, celles-ci restent encore largement sujettes à discussion, mais elles permettent de donner une idée générale de l'enchaînement des monarques.

| Juda | Israël | Assyrie |
|-------------------------|------------------------------------|--------------------------------|
| Roboam (931-913) | Jéroboam I ^{er} (930-910) | Adad-nerari II (912-891) |
| Abiyam (913-911) | Nadab (910-908) | |
| Asa (911-870) | Baasha (908-886) | Tukulti-Ninurta II (891-884) |
| | Éla (886-885) | |
| | Zimri (885) | |
| | Omri (885-874) | Assurnasirpal II (884-859) |
| Josaphat (870-848) | Achab (874-853) | Salmanazar III (859-824) |
| | Ochozias (853-852) | |
| Joram (848-841) | Joram (852-841) | |
| Ochozias (841) | | |
| Athalie (841-835) | Jéhu (841-814) | Shamshi-Adad V (824-811) |
| Joas (835-796) | Joachaz (814-798) | |
| Amasiah (796-781) | Joas (798-783) | Adad-nerari III (811-783) |
| Ozias/Azarias (781-740) | Jéroboam II (783-743) | Salmanazar IV (783-773) |
| | | Assur-dan III (773-755) |
| | | Assur-nerari V (755-745) |
| | Zacharie (743) | Tiglath-Phalasar III (745-727) |
| | Shallum (743) | |
| Yotam (740-736) | Menahem (743-738) | |
| | Peqahya (738-737) | |
| | Péqah (737-732) | |
| Achaz (736-727) | Osée (732-724) | Salmanazar V (727-722) |
| Ézéchias (727-698) | 722 : Fin du royaume du Nord | Sargon II (722-705) |

On peut noter que, pour corser la chose, nous trouvons à trois reprises le même nom pour deux rois d'Israël et Juda : deux Joram qui furent contemporains, ainsi que deux Ochozias et deux Joas, qui le furent presque. En prime, si l'on peut dire dans les deux royaumes, Joram et Ochozias sont frères et se succèdent... mais dans un ordre inverse.

Sur le plan géographique, nous avons vu que les territoires imputés à la tribu de Benjamin et sur lesquels avait dû régner Saül, à une cinquantaine de kilomètres au Nord de Jérusalem, étaient retournés au royaume de Juda. L'extension territoriale d'Israël s'est donc réalisée du côté des hautes terres du Nord puis, dans un second temps, vers les basses vallées de Cisjordanie à l'Est, sur l'autre rive du Jourdain et de la mer Morte, ainsi que la Shéphélah à l'Ouest, jusqu'aux plaines côtières.

Le pays est donc limité par la Méditerranée à l'Ouest, par les cités phéniciennes et le royaume de Damas au Nord, par les zones arides du désert de Syrie à l'Est, entre les royaumes d'Ammon et de Moab. Sur son flanc sud, la frontière est partagée avec le royaume de Juda et, plus à l'Ouest, avec les cités philistines.

Cependant, ses sources d'enrichissement sont incontestables : richesses agricoles d'abord, car le pays est beaucoup plus arrosé que ne l'est Juda, nettement plus aride ; richesses commerciales aussi, car il se trouve sur la route caravanière du Croissant Fertile et profite du dynamisme des marchands phéniciens.

Dans le même temps, le royaume de Juda, nettement plus aride et éloigné des grandes voies caravanières, reste très nettement en retrait.

Les premiers rois d'Israël.

Même si son historicité est incertaine, le roi Jéroboam I^{er} semble avoir régné sur une part minimale de ce royaume, essentiellement sur ce que la Bible appelle la « Maison de Joseph »¹ et qui ne devait pas être beaucoup plus étendue que les territoires d'Éphraïm, au Nord de Jérusalem, comme semble l'indiquer le choix de la capitale, Tirça, dont les fouilles attestent d'un certain dynamisme dès cette époque.

Nous avons précisé que l'activité principale de ces premiers rois, outre les intrigues de palais, semble avoir été la guerre. Guerre contre Juda, mais aussi contre les Philistins. De ces conflits, dont nous n'avons nulle raison de douter, on ignore le résultat réel. Ce qui semble en revanche plus fiable est la révélation d'un nouvel ennemi sur le flanc Nord.

En effet, sous le règne de Baasha, la guerre que ce dernier mène contre Asa, le roi de Juda, semble avoir été perturbée par l'alliance que conclut le souverain judéen avec le roi d'Aram, Ben-Hadad, qui envahit une partie du territoire d'Israël, ce qui permet, selon la Bible², une victoire de Juda sur son ennemi du Nord. Cependant, cette victoire a de forts relents théologiques, car Asa est dépeint comme un souverain pieux et Baasha comme marchant à contresens des commandements de YHWH. Avec de tels enjeux, la victoire lui était interdite.

Il n'est donc pas aisé de dégager le vrai du faux dans les propos de la Bible sur les cinq premiers rois d'Israël. Nous pouvons peut-être retenir cet état de guerre larvée ou ouverte entre les deux royaumes et aussi l'assurance que le principe dynastique n'était pas la qualité principale de ces temps.

L'action de ces premiers souverains est donc difficile à établir dans le détail. Nous pouvons cependant penser qu'ils se livrèrent à toute une série de micro-guerres contre les États voisins. Pas uniquement contre Juda, comme nous l'avons déjà indiqué, mais aussi contre les Philistins à l'Ouest et les Ammonites à l'Est.

Ces différentes campagnes, pour ce que nous pouvons en juger, semblent avoir eu d'abord pour but de fixer des frontières stables entre les différents royaumes du Levant. Il semble ainsi qu'Israël, à ce jeu, a pu agrandir notablement son territoire et s'offrir un débouché sur la Méditerranée. Les citadelles de Megiddo et de Beth-Shéan, à ce titre, permettent désormais d'en assurer le contrôle et de protéger des éventuelles incursions philistines.

Mais ces campagnes militaires ont exigé l'existence d'une armée puissante, ce qui favorisera les complots. À la mort de Baasha, son fils Éla ne règne que deux ans, renversé et assassiné, ainsi que toute sa famille, par Zimri, le « chef de la moitié des chars »³. Mais cela ne suffit à l'évidence pas car Omri, un autre général, met le siège devant le palais de Zimri qui meurt dans l'incendie. La Bible évoque ensuite quatre années de guerre civile avant qu'Omri ne puisse exercer son autorité sur l'ensemble d'Israël.

C'est donc d'un espace territorial consolidé que s'emparera Omri pour établir une nouvelle dynastie, qui constituera le premier repère historiquement solide du royaume d'Israël.

1. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., p. 152.

2. *I Rois* XV, 16-22.

3. Richard LEBEAU, *Une histoire des Hébreux*, éditions Tallandier, Paris, 1998, p. 103.

La dynastie omride (884-842)

Le premier personnage dont l'existence est absolument attestée est donc Omri. Cette certitude provient d'une inscription assyrienne réalisée sous le règne de Salmanazar III, l'*Obélisque noir*¹, datant de 825 avant notre ère et désignant le royaume d'Israël comme « la Maison d'Omri ». Nous aurons l'occasion, plus loin, de revenir sur cet épisode.

Omri fut le fondateur d'une brève mais efficace dynastie qui voit quatre rois se succéder selon un principe familial : après Omri, c'est Achab, puis son premier fils, Ochosias, remplacé à sa mort par son frère Joram. Omri n'a régné qu'une dizaine d'années sur Israël (c. 884-874), mais son action fut déterminante dans l'expansion de ce royaume.

Il apparaît d'abord que l'une des tâches principales d'Omri ait été d'installer la capitale de son royaume à Samarie. Il semble avoir choisi un lieu apparemment vierge de toute habitation, une colline au Nord-Est de Sichem, qui lui permettait de contrôler les voies d'accès vers les basses terres et la côte méditerranéenne. D'ailleurs, il donna à la ville un nom très évocateur : par son nom hébreu, שֹׁמֶרֹן [Shomerôn], la ville de Samarie se rattache à un verbe signifiant "garder", "surveiller" et son nom a donc le sens approché de "Gardienne". Et si la Bible explique ce nom par identification à celui de la personne qui vendit la colline à Omri, un certain Shémer², on peut cependant penser raisonnablement que la ville porte, dans son nom, la fonction de commandement et de surveillance qu'elle exercera dorénavant.

Alors que Tirça était davantage une ville de garnison qu'une véritable capitale, Samarie devient assez rapidement un centre de décision politique et administratif, comme le montrent les fouilles minutieuses réalisées sur ce site. Les travaux commencés sous Omri se poursuivront sous le règne de son successeur, Achab.

Ce dernier est sans doute le roi le plus vilipendé de toute la lignée. Mais, signe manifeste d'une certaine puissance d'Israël, il épousa Jézabel, la fille d'Ethbaal, roi de Sidon, dont le nom est resté dans la tradition biblique comme une abomination, à l'image de la fin que les auteurs lui destinèrent, après sa défenestration :

Son sang gicla sur les murs et sur les chevaux qui la piétinèrent. [Les eunuques] ne trouvèrent d'elle que la tête, les pieds et la paume des mains. [Jéhu] dit : « C'est la parole que YHWH avait dite par le biais de son serviteur Élie le Tishbite : " Dans le champ de Jizréel, les chiens dévoreront la chair de Jézabel. Alors, le cadavre de Jézabel sera comme du fumier étendu sur la campagne. Ainsi, on ne pourra pas dire : voilà Jézabel !" »

(II Rois IX, 33-37)

Une oraison funèbre qu'on ne souhaite à personne !

Jézabel incarne, en quelque sorte, la quintessence de la malfeasance que représentait la femme étrangère, en particulier dans la bouche des prophètes³. Nous lui consacrerons d'ailleurs un paragraphe un peu plus loin dans cet ouvrage⁴.

Cependant, cette alliance symbolise l'essor d'un commerce florissant entre Israël et les cités phéniciennes de la côte. À ce titre, l'époque des Omrides apparaît comme un premier âge d'or. Mais pour les auteurs du livre des *Rois*, ces liens avec des puissances étrangères étaient synonymes de trahison théologiques inadmissibles, car ils supposaient une tolérance, à l'interne, des pratiques religieuses non yahwiques.

Jézabel, toujours elle, est d'ailleurs accusée d'avoir introduit à Samarie quatre cent cinquante prophètes de Ba'al et quatre cents d'Ashérah, ce que l'archéologie a confirmé en mettant à jour à Samarie les restes d'un temple dédié à Ba'al. La Bible évoque alors la joute sacrificielle que leur lance le prophète Élie, qui propose une sorte de compétition entre Ba'al et YHWH pour allumer un feu sacrificiel sous un taurillon.

On devine aisément qui fut vainqueur et Élie égorgé, sans autre forme de procès, les 450 prophètes de Ba'al. L'historicité de cet événement est bien sûr indiscernable, mais elle illustre

1. Il se trouve présentement au *British Museum*.

2. *I Rois* XVI, 24.

3. Voir Daniel FAIVRE, *La Bible ou le livre des plaisirs corrompus*, op. cit., pp. 211-219.

4. *Supra*, pp. 241ss.

parfaitement le peu de considération dans laquelle les auteurs du livre des *Rois* tenaient les souverains israélites, en particulier ceux qui relevaient de la dynastie omride.

L'autre activité des Omrides fut d'ordre militaire, mais celle-ci peut être étendue à l'ensemble des souverains qui se succéderont sur le trône de Samarie. Concernant les conflits locaux, la donne a donc légèrement changé par rapport aux rois précédents.

Les Philistins vont davantage chercher à guerroyer vers le Sud, contre Juda mais surtout du côté d'Édom et laisser Israël en paix. Cependant, la menace assyrienne se fait plus pressante et amène une coalition défensive entre Achab et Ben-Hadad II, roi de Damas, ainsi que d'autres micros-États du Proche-Orient et à laquelle même l'Égypte se joignit. Les offensives de Salmanazar III sont décrites dans l'obélisque noir déjà évoqué comme étant couronnée de succès, mais la réalité était sans doute moins triomphale, au moins lors de cette première coalition et l'offensive assyrienne est stoppée pour un temps à la bataille de Qarqar, dans la vallée de l'Oronte, en 853¹.

La mise à distance provisoire du danger assyrien provoque la dislocation de la coalition. Mais celle-ci a pour effet de remettre au goût du jour les rivalités locales. Or, un autre ennemi, voisin de Samarie, gagne en puissance : c'est le pays de Moab. Les guerres entre Israël et Moab sont attestées par deux sources qui se croisent :

Méscha, roi de Moab, était un pasteur. Il livrait au roi d'Israël un tribut de cent mille agneaux et de cent mille béliers avec leur laine. À la mort d'Achab, le roi de Moab se révolta contre le roi d'Israël.

(II Rois III, 4-5)

Omri fut roi d'Israël et opprima Moab pendant de longs jours, car Kamosh était irrité contre son pays. Son fils lui succéda et lui aussi il dit : « J'opprimerai Moab ». De mes jours, il a parlé (ainsi), mais je me suis réjoui contre lui et contre sa maison. Israël a été ruiné à jamais.

(Stèle de Méscha 4-6)²

Une petite nuance sépare ces deux récits : le texte moabite, daté d'environ 850 avant notre ère, évoque une guerre du temps d'Achab, quand la Bible laisse apparaître que la guerre va commencer avec l'avènement de Joram, son frère. Mais il s'agit là d'une nuance minime.

Ce qui, en revanche, est loin d'être une nuance, c'est qu'Israël recevra, pour combattre Moab, l'appui de Juda. Un appui sans doute un peu forcé... Un appui qu'il nous faut maintenant tenter de comprendre en abordant la question du royaume du Sud, dont les débuts posent encore bien des questions aux historiens.

Juda, vassal d'Israël ?

Depuis la campagne du pharaon Shéshonq I^{er} vers 925 et que la Bible place durant le règne de Roboam, le royaume de Juda doit verser un lourd tribut à l'Égypte, mais que les successeurs du fondateur de la XXII^{ème} dynastie seront incapables de percevoir par la suite.

L'état de guerre entre Juda et Israël né de cette campagne semble avoir persisté quelque temps encore. La brève victoire d'Asa sur Israël, évoquée plus haut, grâce à l'alliance avec l'Araméen Ben-Hadad restera sans doute sans lendemain, mais il est difficile de discerner clairement les contours des relations politiques entre les deux royaumes.

Cependant, une alliance apparaîtra avec son successeur, Josaphat. Comme nous venons de le stipuler, les Judéens aideront militairement les Israélites dans des guerres contre les Moabites et les Araméens.

Cette alliance ne sera d'ailleurs pas vue d'un très bon œil par les rédacteurs bibliques, car celle-ci se matérialisera ensuite avec le mariage de Joram, le fils de Josaphat, avec une fille de la maison d'Omri et non des moindres, mariage qui entraîna de fâcheuses conséquences théologiques :

1. Voir Richard LEBEAU, *Une histoire d'Israël*, op. cit., pp. 106-107.

2. Traduction Notice n°21 796, Département des Antiquités orientales du Musée du Louvre, où se trouve actuellement la stèle.

[Joram] suivit la voie des rois d'Israël, selon ce qu'avait fait la maison d'Achab, car il avait pris pour épouse une fille d'Achab. Et il fit ce qui est mal aux yeux de YHWH.

(II Rois VIII, 18)

Il s'agit en l'occurrence d'Athalie, qui régna six années sur Juda après la mort de son mari, puis celle de son fils Ochosias, et qui fut l'objet de la dernière tragédie de Racine¹. Naturellement, en digne fille de Jézabel, elle mena le royaume du Sud vers l'idolâtrie. Mais ce que nous dit aussi cet extrait, c'est que ce mariage semble instituer une forme de vassalité entre Israël et Juda, qui se plie désormais à la volonté de son voisin du Nord.

Cette soumission apparaît d'abord comme une alliance militaire avec la guerre conjointe menée contre les Moabites. Elle va se poursuivre avec la lutte contre le royaume araméen de Damas.

En effet, la brève alliance des roitelets de Palestine contre la puissante Assyrie n'a duré qu'un temps et, le danger provisoirement écarté, les conflits locaux reprennent de la vigueur.

Ils touchent d'abord la ville de Ramoth, en Galaad, que les rois d'Israël souhaitaient reprendre à leurs homologues araméens. Mais c'était un projet qui ne réussira guère aux souverains de Samarie.

Un premier roi, Achab, y avait vainement laissé sa vie lors d'une campagne menée conjointement avec Josaphat². Mais la deuxième tentative, menée contre les troupes du roi de Damas Hazaël, fut pire encore car les deux souverains, Joram d'Israël et Ochosias de Juda y trouvèrent la mort³. Ces décès provoquèrent, dans les deux royaumes, une rupture dynastique importante.

Au Nord, on constate l'émergence d'un général, Jéhu, que la Bible présente comme l'oint de YHWH, par l'intermédiaire du prophète Élisée⁴. C'est apparemment lui qui tue Joram, même s'il faut prendre cette affirmation biblique avec précaution. Cependant, il est clair que la dynastie omride disparaît radicalement (la Bible précise que Jéhu extermine, outre Jézabel, les soixante-dix fils d'Achab). La nouvelle dynastie, qui durera presque un siècle (841-743) comptera, Jéhu compris, cinq monarques successifs.

Au Sud, la lignée davidique est provisoirement interrompue par le règne en solitaire d'Athalie, mère d'Ochosias qui, nous dit la Bible, extermina toute la descendance de David afin de régner seule⁵. Mais le prêtre Jehoyada parvint à sauver le plus jeune, Joas et, six ans plus tard, il organisa un coup d'État pour tuer celle qui apparaissait à ses yeux comme une usurpatrice : elle n'eut en effet aucune oraison funèbre⁶.

Ce coup d'État permit de restaurer la lignée davidique avec Joas qui n'était âgé, si l'on en croit la Bible, que de sept ans.

Une évolution religieuse à la fois commune et différente.

Les deux royaumes d'Israël et de Juda développent tous deux le culte de YHWH, mais avec certaines nuances, qui s'avèrent d'ailleurs davantage politiques que véritablement religieuses.

Tout d'abord, les centres culturels ne sont pas les mêmes. Si, dans le royaume de Juda, Jérusalem prend progressivement la place d'Hébron comme sanctuaire principal, c'est Béthel qui constitue le premier centre culturel de YHWH en Israël.

Le royaume du Nord, plus ouvert politiquement et commercialement avec ses voisins, accorde à des fins naturellement diplomatiques une place importante aux divinités cananéennes, Ba'al en particulier. Nous l'avons constaté avec Achab qui, en épousant Jézabel, a permis au ba'alisme de prospérer dans son royaume, avec toutes les critiques que les auteurs bibliques ont pu apporter à cette pratique.

1. Jean Racine, *Athalie*, Paris, 1691.

2. *I Rois* XXII, 29-39.

3. *II Rois* IX, 14-29.

4. *II Rois* IX, 1-3.

5. *II Rois* XI, 1 ; *II Chroniques* XXII, 10.

6. Ernst Axel KNAUF, « 1-2 Rois », dans Thomas RÖMER, Jean-Daniel MACCHI & Christophe NIHAN (éd.), *Introduction à l'Ancien Testament*, éditions Labor et Fides, Genève, 2009, p. 386.

Est-ce à dire que les mêmes dieux cananéens furent éliminés dans le royaume du Sud ? C'est aller un peu vite en besogne. Plus simplement, nous pouvons dire qu'ils ne seront pas tout-à-fait traités de la même manière. En Israël, les relations commerciales nouées avec les États voisins supposaient une présence étrangère, même minime, à l'intérieur même du pays. Pour que cette population pût pratiquer sa religion conformément à ses principes, il fallait des lieux de culte spécifiques. Ce qui permet d'expliquer la présence d'un temple de Ba'al à Samarie, dont l'érection est imputée à Jézabel.

Dans le royaume de Juda au contraire, longtemps replié sur lui-même, les relations commerciales avec les pays voisins étaient nettement moins denses, au moins pendant les deux premiers siècles de sa création. Aussi, la plupart des pratiques cananéennes furent-elles progressivement syncrétisées.

Dans la personnalité de YHWH se fondirent à la fois les caractères de l'ancien dieu ÉL et surtout du jeune dieu taurique Ba'al. L'épisode du Veau d'or est significatif à cet égard. En outre, rappelons que, en hébreu, בַּעַל [ba'al] a le sens de "maître" et qu'il n'est donc pas illogique de penser qu'on puisse honorer son dieu en l'appelant de cette façon. De même, אֱלֹהִים [él] signifie "dieu"

En outre, nous avons vu, dans le premier volume de cet ouvrage, que YHWH fit d'Ashérah, la compagne de ÉL, sa propre épouse¹. Ou, pour rester dans un discours plus historique, les hommes ont, pour un temps, jugé utile d'adjoindre une parèdre féminine à leur dieu national.

Aussi, dans les deux royaumes, la prééminence de YHWH ne s'est sans doute pas manifestée de la même manière. Mais dans aucun des deux, on ne peut parler de réel monothéisme, car le pluralisme religieux a existé au moins jusqu'à l'Exil et plus tard encore, au sein des croyances populaires. Tout au mieux peut-on parler de monolâtrie² : YHWH était le dieu principal, par il existait d'autres divinités contre lesquelles il fallait se protéger.

D'ailleurs et c'est le cas dans les deux royaumes, cette permanence des cultes cananéens et cette difficulté à adopter YHWH comme dieu unique furent largement critiquées par les prophètes, dont la présence constitue aussi un vecteur commun à Israël et Juda. Nous avons rencontré Élie et Élisée au Nord, nous y croiserons plus tard Amos et Osée, ainsi que Michée ou encore Isaïe au Sud. Tous se posent comme des censeurs impitoyables des rois, ce que seront également, à leur manière, les auteurs du livre des *Rois*.

Et, de fait, nous avons eu l'occasion de le préciser, la Bible distinguera les « bons » rois des « mauvais ». Ces qualificatifs ne se mesuraient pas au bonheur des peuples qu'ils dirigeaient mais à leur application ou non de l'orthodoxie yahviste. Nous en arrivons d'ailleurs à un curieux paradoxe qui désignent les « mauvais rois » comme ceux qui ont noué des alliances avec les États voisins, contribuant ainsi à la prospérité du peuple, d'une part tout au moins, tels que les Omrides par exemple, sous lesquels Israël a peut-être connu ses moments de plus grande sécurité. Les bons rois étaient censés mener des « guerres saintes » contre les dieux étrangers... des guerres qui ne tournaient pas toujours à l'avantage du peuple qui les pratiquait.

Ensuite, lorsque la disparition du royaume du Nord fera fuir de nombreux réfugiés vers le Sud, ces différentes sensibilités se fondront progressivement en une idéologie unique centrée autour du Temple de Jérusalem.

3.3. L'ombre grandissante de l'Assyrie

La grande puissance du Proche-Orient.

Nous avons déjà évoqué le fait qu'au I^{er} millénaire avant notre ère, l'Assyrie ne fait que croître en puissance et en territoires.

1. Voir Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, 1, op. cit., pp. 163-164.

2. Daniel FAIVRE, *L'idée de dieu chez les Hébreux nomades*, éditions L'Harmattan, Paris, 1996, pp. 250-258.

Après la guerre d'usure menée par les premiers rois, c'est à partir du règne d'Assurnasirpal II (883-859) puis de son fils, Salmanazar III (858-824) que l'on peut vraiment commencer à parler d'impérialisme assyrien¹ et qui font de leur empire la plus grande puissance du moment.

Le premier a, en quelque sorte, ouvert la voie au second, en élargissant l'empire et en lui offrant la possibilité d'une véritable conquête de l'Ouest avant l'heure. Certes, sous son règne, elle restera imparfaite. Nous avons déjà évoqué la coalition qu'elle a provoquée et l'échec qu'elle a connu lors de la bataille de Qarqar en 853. Cet échec lui permet, d'ailleurs, d'alourdir le contrôle que Salmanazar faisait déjà peser sur la Babylonie qui, sans être une province de l'Assyrie, apparaissait comme une forme de vassale.

Cependant, Salmanazar reprend l'offensive vers le Levant au milieu du IX^{ème} siècle. Il se heurte à une nouvelle coalition autour du roi d'Aram Ben-Hadad II. Il engage une armée d'environ 120 000 hommes qui balaie les coalisés mais vient butter contre les forteresses de leurs capitales. Cependant, en 841, la coalition se disloque, suite à deux coups d'État qui amènent au pouvoir Hazaël à Damas et Jéhu à Samarie. Damas est alors assiégée et ses alliés, Israël compris, acceptent de verser un tribut à l'Assyrie. L'obélisque noir, que nous avons déjà évoqué, montre Jéhu se prosternant aux pieds de Salmanazar.

Cependant, pour un temps, les appétits assyriens vers la Méditerranée restent partiellement inassouvis, sans doute en raison des places fortes araméennes sur le haut-Euphrate, mais aussi compensés par le tribut élevé que doivent payer l'ensemble de ces royaumes, Israël compris. Pendant un quart de siècle environ, entre 783 et 745, le regard assyrien sera tourné ailleurs.

Mais ce court moment ne sera pas pour autant synonyme de paix pour Israël et Juda, car les conflits internes mais aussi locaux reprendront de plus belle.

Restaurations dynastiques.

Nous avons vu que la guerre contre le royaume d'Aram avait provoqué la mort des rois d'Israël et de Juda. Attardons-nous maintenant sur les nouveaux pouvoirs qui se sont imposés à la tête de ces deux États.

En Israël, l'arrivée au pouvoir de Jéhu semble avoir été soutenue par les milieux yahwistes du royaume, à commencer par le prophète Élisée, sans doute en réaction à l'attitude trop indulgente des souverains omrides à l'égard des cultes cananéens. C'est la raison pour laquelle ce roi est nettement réévalué par rapport aux précédents.

Ainsi, Jéhu fit disparaître le Ba'al d'Israël. Néanmoins, Jéhu ne s'écarta pas des fautes par lesquelles Jéroboam, fils de Nébat, avait fait fronder Israël : les veaux d'or de Béthel et de Dan.

YHWH dit à Jéhu : « Parce que tu as bien agi en faisant ce qui est droit à mes yeux, parce que tu as fait à la maison d'Achab tout ce que mon cœur désirait, les fils s'assièront sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. »

Mais Jéhu n'appliqua pas son cœur à marcher dans la loi de YHWH, dieu d'Israël.

(II Rois X, 28-31)

On peut constater que cette réévaluation n'est cependant que partielle. Jéhu est moins mauvais qu'Achab, ce qui permet de justifier le massacre qui lui est imputé, mais pas question non plus d'en faire l'égal des meilleurs rois de Juda, qu'il s'agisse symboliquement de David et de Salomon, ou des futurs souverains sous lesquels commencera la mise par écrit du livre des *Rois*, Ézéchias et Josias en particulier.

Cependant, ce soutien intérieur lui permettra de surmonter une politique extérieure assez aventuriste, qui l'amènera à verser un lourd tribut à Salmanazar III, puis à passer quasiment sous un statut de vassal de l'Assyrie avec le règne de Joachaz, son fils, qui se retrouvera avec une armée réduite à 50 cavaliers, 10 chars et seulement 10 000 hommes².

Cette faiblesse explique certainement l'intensification des raids araméens en Israël, qui mettent le siège sous les murs de Samarie et n'hésitent pas, dans le même temps, à traverser tout le

1. Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *LA Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban*, op. cit., pp. 633ss.

2. André LEMAIRE, *Histoire du peuple hébreu*, éditions des PUF, Paris, 1981, p. 44.

pays pour prendre la ville de Gath, faisant partie de ce qu'on appelle la Pentapole philistine, avant de marcher en direction de Jérusalem.

Quelque temps auparavant, dans cette même Jérusalem, Joas héritait d'un royaume de Juda qui, sous la conduite d'Athalie, avait noué des alliances commerciales avec les monarchies voisines, en particulier du côté de la Phénicie. Ce qui avait naturellement ouvert le royaume aux mêmes cultes cananéens qui sévissaient, selon les auteurs bibliques, dans le royaume du Nord.

Sous la conduite des prêtres, en particulier de Jehoyada qui avait fortement contribué à le mettre sur le trône, le jeune roi se lance dans des réformes. Elles sont d'abord religieuses, avec, comme chez son collègue du Nord, la destruction du temple de Ba'al et de ses serviteurs.

Elle est ensuite administrative, dans la seconde partie de son règne, où il entreprend de réduire l'importance politique prise par la classe sacerdotale sous la gouverne de Jehoyada. Il va même jusqu'à exécuter Zacharias, devenu Grand-Prêtre à la mort de son père.

Devant la menace araméenne, après la chute de Gath, Joas choisit de verser un tribut à Hazaël, ce qui le déconsidéra auprès de ses « serviteurs », c'est-à-dire ses ministres, qui conspirèrent contre lui et l'assassinèrent en 796, mettant son fils Amasiah sur le trône, signe quand même de l'enracinement du principe davidique à Jérusalem.

Guerre et paix.

La menace araméenne contre les deux royaumes s'estompe avec une nouvelle offensive assyrienne, menée cette fois par Adad-Nerari III. Il lance une vaste opération militaire sur les frontières Nord de Damas et Ben-Hadad III, qui a succédé à son père Hazaël, doit verser un lourd tribut vers 805. Israël également, d'ailleurs.

Le résultat concret, pour Israël, c'est la levée du siège de Samarie et l'affaiblissement d'Aram qui permet à Joas, le nouveau roi d'Israël, de reprendre l'offensive contre Damas et de battre les troupes de Ben-Hadad III à plusieurs reprises. Il recouvre ainsi tout le territoire d'Israël, vassalisant, en quelque sorte, son voisin du Nord.

C'est le moment que choisit Amasiah, le roi de Juda, pour contester l'hégémonie d'Israël. Une rapide victoire militaire sur Édom, au Sud, le convainc qu'il était en capacité de vaincre son rival du Nord. Mauvais choix, car il fut battu lors de la bataille de Beth-Shémesh (début VIII^{ème} S) et fait prisonnier par Joas d'Israël. Les Israélites occupèrent Jérusalem et s'emparèrent du trésor du Temple. La vassalité de Juda vis-à-vis d'Israël s'alourdit donc singulièrement.

À Samarie, les longs règnes successifs de Joas (798-783), puis de son fils Jéroboam II (783-743) marquent sans doute le moment de plus grande puissance du royaume d'Israël. Le royaume contrôle alors les voies caravanières entre le Levant Sud et le golfe d'Aqaba et la prospérité économique s'installe, avec la paix revenue et les liens commerciaux maintenus et approfondis avec les Phéniciens. Au plan administratif, on voit se développer dans le pays l'usage de l'écriture, avec de nombreux ostraca et des sceaux de hauts fonctionnaires.

Il s'y développe alors une classe de privilégiés vivant dans l'opulence, ce qui n'empêche pas cependant l'existence d'un paysannerie nombreuse et souvent très exploitée, voire misérable. C'est probablement la raison de la contestation du pouvoir, qui anime des prophètes tels Amos, malgré l'attitude résolument yahviste du souverain.

En Juda, la soumission forcée de Jérusalem à Samarie après la défaite de Beth-Shémesh eut des effets bénéfiques. L'état de guerre disparut entre les deux royaumes et Juda connut un développement tout à la fois démographique et économique, mais ces deux éléments vont généralement de pair.

Amasiah fut apparemment libéré, mais il dut laisser le trône à son fils, Ozias également appelé Azarias, victime d'une conspiration dont les motifs ne sont pas très clairs¹. D'ailleurs, les propos sur son successeur sont également assez mitigés :

Il fit ce qui est droit aux yeux de YHWH, comme l'avait fait Amasiah, son père, mais les hauts-lieux ne disparurent pas.

1. II Rois, XVI, 19.

En quelque sorte, il a fait ce qu'il pouvait et cela montre peut-être aussi une certaine impuissance des rois à contrôler la vie religieuse au sein d'un peuple aussi disparate et dans l'espace très morcelé qu'était le royaume de Juda, tout comme d'ailleurs celui d'Israël.

Sous son règne, l'économie de Juda connut un grand essor, surtout basé sur l'agriculture mais qui lui permit d'exporter vers l'Égypte et la Phénicie. Grâce à cette prospérité, Azarias put reconstituer son armée mais, en ayant la sagesse de s'abstenir de remettre en cause la suprématie d'Israël. Il fortifia à nouveau Jérusalem et étendit son royaume vers le Sud, jusqu'aux frontières de l'Égypte. Il semble même avoir pu soumettre le royaume d'Ammon au tribut.

Mais la fin du règne de chacun des deux rois marque le retour des années terribles.

Dans le Nord, c'est l'année des quatre rois : Zacharie, le fils de Jéroboam II, ne règnera que six mois, vers 743, avant d'être tué par Shallum, lui-même assassiné au bout d'un mois par Menahem. S'ouvre alors une nouvelle instabilité dynastique qui ne trouvera plus de solution.

Au Sud tout d'abord, Azarias victime de la lèpre devra se tenir à l'écart de la liturgie, puis du pouvoir, laissant son trône à son fils, Jotam. Le principe dynastique est préservé, mais la stabilité politique va être grandement remise en cause.

Et, de fait, si les ennuis reprennent pour les deux royaumes, ce n'est pas seulement pour des raisons de politique interne. C'est d'abord à cause du retour en force de l'Assyrie sur la scène proche-orientale.

3.4. Vers la fin du royaume d'Israël

Le renouveau assyrien.

En effet, les successeurs de Salmanazar III avaient connu bien des difficultés à l'interne, qui avaient permis à Israël et Juda de respirer. Les conquêtes avaient provoqué l'émergence de puissantes aristocraties militaires qui allaient progressivement contester le pouvoir central et provoquer des guerres civiles.

Naturellement, les royaumes tributaires tenteront d'exploiter cette situation pour retrouver un peu de leur autonomie perdue. En outre, l'Assyrie a vu se lever un nouvel ennemi sur son flanc occidental : l'Urartu en Anatolie.

Nous n'avons ici pas le temps d'entrer dans le détail de ces événements fort complexes¹, mais nous mentionnerons naturellement le nom de Tiglath-Phalazar III, car c'est lui qui va raffermir l'autorité du trône et reprendre la voie de la conquête.

Après avoir énergiquement rétabli son autorité, à l'intérieur comme à l'extérieur, il lance des réformes structurelles en remplaçant l'annexion pure et simple par le principe de protectorat. En s'intronisant par exemple roi de Babylone, il unifiera toute la Mésopotamie sous son autorité.

La puissance de l'Assyrie est désormais sans commune mesure avec celle des petits royaumes du Levant. Elle culminera au début du règne d'Assurbanipal (668-630), qui étendra même son pouvoir jusqu'à l'Égypte, où il installera une XXVI^{ème} dynastie, confiée à Psammétique I^{er}.

Les derniers moments d'Israël.

Face à ce renouveau assyrien, le royaume du Nord va se retrouver rapidement en première ligne. Or, cause ou conséquence de ce danger croissant, une instabilité politique s'y installe de façon durable. En effet, en une vingtaine d'années après la mort de Jéroboam II, on a pu voir passer sur le trône six rois, dont quatre sont assassinés par leur successeur : pour mémoire, Shallum exécute Zacharie, le fils de Jéroboam II, qui sera à son tour mis à mort, un mois plus tard, par Menahem ; mais son fils, Peqahyah, ne règnera que deux ans avant d'être tué à son tour par Péqah, lequel périra par la main d'Osée, dernier roi de Samarie.

1. Voir Bertrand LAFONT, Aline TENU, Francis JOANNÈS & Philippe CLANCIER, *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban*, op. cit., pp. 672-679.

Dans un premier temps, Menahem fait œuvre de prudence en versant un tribut à Tiglath-Phalazar III, qui l'inclut alors dans sa liste de vassaux¹. Mais ce tribut suppose la levée d'un impôt très lourd, qui provoquera à l'intérieur un vif mécontentement. Et si son fils Peqahyah semble avoir maintenu cette politique, ses successeurs seront moins avisés.

Péqah entre dans une coalition défensive anti-assyrienne, autour du roi de Damas qui se trouve sous la menace directe d'Assur. Alliance que rejoignent le royaume d'Édom et quelques cités philistines. Il tente également d'inclure Juda dans cette alliance mais Achaz, plus circonspect, préfère refuser et faire allégeance à l'Assyrie.

Les troupes israélites et araméennes mettent alors le siège sur Jérusalem et Achaz fait appel au roi d'Assur. La riposte assyrienne est foudroyante. En 732, Tiglat-Phalazar lance une offensive contre Damas, où il fait exécuter le roi Rezin. Puis il ravage toute la région, jusqu'aux marges de l'Égypte, avant d'envahir Israël.

Il conquiert tout le Nord du pays, la Galilée et Galaad et l'archéologie a mis à jour les traces de destruction liées à cette opération militaire². Ces deux régions deviennent des provinces assyriennes.

Cependant, il ne s'empare pas directement de Samarie où un nouveau coup d'État amène Osée sur le trône. Celui-ci doit désormais verser un lourd tribut à Tiglat-Phalazar et Israël devient un État vassal de l'Assyrie³.

Un premier contingent d'Israélites fut déporté en Assyrie. Les annales de Tiglat-Phalazar permettent de penser que le nombre de 13 520 est assez fiable⁴. Le reste d'Israël put alors jouir d'une courte paix.

Mais ce ne fut qu'un bref sursis.

Osée paya le tribut quelques années, puis il apparaît qu'il a tenté une alliance avec un certain Séwé, que la Bible décrit comme le roi d'Égypte⁵ mais qui semble n'en être que le généralissime. Quoiqu'il en soit, fort de cette alliance, il cesse de verser le tribut à Assur.

La réponse de l'Assyrie ne tarde pas, sous la forme d'une nouvelle offensive, menée par Salmanazar V, successeur de Tiglat-Phalazar III, qui ravage d'abord la Phénicie, puis se tourne vers Israël. Osée est capturé et les troupes assyriennes mettent le siège devant Samarie, qui capitule en 722.

La question est encore en discussion parmi les assyriologues pour savoir qui, de Salmanazar V ou de Sargon II peut s'approprier les mérites de la victoire, car ce dernier a renversé le premier en 722. En outre, la conquête d'Israël nous est connue par les archives de Sargon II.

Mais la différence, pour les Israélites, n'a que peu d'importance. Désormais, Israël est rayé de la carte politique du Proche-Orient, devenant une nouvelle province assyrienne. Samarie est détruite et une nouvelle partie de sa population est déportée en Assyrie. Une inscription de Sargon en mentionne le nombre : 27 290 personnes⁶, qui furent remplacées par des déportés venus d'autres pays conquis par l'Assyrie.

Il semble que ce soient certaines catégories sociales qui furent déportées (élites, soldats...) remplacées par des ressortissants assyriens. Mais la population laborieuse, rurale et artisanale, resta très certainement sur place. On peut penser qu'elle adoptera une large part des cultes assyriens en abandonnant rapidement un certain nombre d'éléments yahwistes.

Il est aussi assez probable qu'une autre partie du peuple, dont le nombre est impossible à préciser mais qui devait être considérable, ait quitté Samarie non pour l'Assyrie mais pour Juda. Et ce, de son plein gré. Car ce sera désormais Jérusalem qui restera le seul lieu d'habitation de YHWH.

1. Hayim TADMOR, *The inscriptions of Tiglath-pileser III King of Assyria*, the Israel Academy of Sciences and Humanities, Jérusalem, 1994, pp. 68-69.

2. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., p. 200.

3. Hayim TADMOR, *The inscriptions of Tiglath-pileser III King of Assyria*, op. cit., pp. 140-141.

4. *Ibidem*, pp. 82-83.

5. *II Rois* XVII, 4.

6. Andreas FUCHS, *Die Inschriften Sargons II. aus Khorsabad*, éditions Cuvillier Verlag, Göttingen, 1993, pp. 313-314.